

L'expérience  
L'expérience



AMÉRICAIN  
AMÉRICAIN

## DOCUMENT. Le sens du 4 juillet pour le Noir (1852)<sup>1</sup>

Chers concitoyens, je ne manque pas de respect pour les pères de cette république. Les signataires de la Déclaration d'Indépendance étaient des hommes courageux. C'étaient aussi de grands hommes, assez grands pour donner un cadre à une grande époque. Il n'arrive pas souvent à une nation d'élever, en une seule fois, un tel nombre de véritables grands hommes. Le point de vue sous lequel je suis obligé de les considérer n'est certainement pas le plus favorable ; et pourtant je ne peux contempler leurs grandes actions qu'avec admiration. Ils étaient des hommes d'État, des patriotes et des héros, et pour le bien qu'ils ont fait et les principes qu'ils ont défendus, je m'unirai à vous pour honorer leur mémoire....

...Chers concitoyens, pardonnez-moi, permettez-moi de vous demander pourquoi je suis appelé à prendre la parole ici aujourd'hui ? Qu'est-ce que moi, ou ceux que je représente, avons à voir avec votre indépendance nationale ? Les grands principes de la liberté politique et de la justice naturelle, incarnés dans cette Déclaration d'Indépendance, s'étendent-ils à nous ? Et suis-je donc appelé à apporter notre humble offrande à l'autel national, à confesser les bienfaits et à exprimer une pieuse gratitude pour les bénédictions qui résultent de votre indépendance à notre égard ?

Plût à Dieu, dans votre intérêt et dans le nôtre, qu'une réponse affirmative puisse être donnée à ces questions ! Ma tâche serait alors légère et mon fardeau facile et agréable. Car qui est si froid que la sympathie d'une nation ne puisse le réchauffer ? Qui est si obtus et si mort aux exigences de la gratitude, qu'il ne reconnaîtrait pas avec reconnaissance des bienfaits d'une valeur inestimable ? Qui est si statique et si égoïste qu'il ne donnerait pas sa voix pour faire retentir les alléluias du jubilé d'une nation, alors que les chaînes de la servitude ont été arrachées de ses membres ? Je ne suis pas cet homme. Dans un tel cas, le muet pourrait parler avec éloquence, et le « boiteux bondir comme un cerf ».

Mais ce n'est pas le cas. Je le dis avec un triste sentiment de disparité entre nous. Je ne suis pas inclus dans le cadre du glorieux anniversaire ! Votre grande indépendance ne fait que révéler la distance incommensurable qui nous sépare. Les bénédictions dont vous vous réjouissez aujourd'hui ne sont pas partagées par tous. Le riche héritage de justice, de liberté, de prospérité et d'indépendance, légué par vos pères, est partagé par vous, pas par moi. La lumière du soleil qui vous a apporté la lumière et la guérison, m'a apporté les

---

<sup>1</sup> Pour l'original, voir Philip Foner (éd.), *The Life and Writings of Frederick Douglass, Volume II: Pre-Civil War Decade 1850-1860* (New York, International Publishers Co., 1950). Traduction Nelson Ouellet, 17 mars 2023.

coups et la mort. Ce 4 juillet est le vôtre, pas le mien. Vous pouvez vous réjouir, je dois pleurer. Traîner un homme enchaîné dans le grand temple illuminé de la liberté et lui demander de se joindre à vous dans des hymnes joyeux, c'est une moquerie inhumaine et une ironie sacrilège. Voulez-vous, citoyens, vous moquer de moi en me demandant de prendre la parole aujourd'hui ? Si c'est le cas, il y a un parallèle à votre conduite. Et permettez-moi de vous avertir qu'il est dangereux de copier l'exemple d'une nation dont les crimes, élevés jusqu'au ciel, ont été renversés par le souffle du Tout-Puissant, enterrant cette nation dans une ruine irrévocable ! Je peux aujourd'hui reprendre la plainte plaintive d'un peuple pelé et meurtri !

« Près des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis. Nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. Nous avons suspendu nos harpes aux saules au milieu d'eux. Car c'est là que ceux qui nous ont emmenés captifs ont exigé de nous un chant, et que ceux qui nous ont dépouillés ont exigé de nous de la gaieté, en disant : Chantez-nous un des chants de Sion ! Comment chanter le cantique du Seigneur sur une terre étrangère ? Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite oublie sa ruse ! Si je ne me souviens pas de toi, que ma langue s'attache au palais de ma bouche ».

Chers concitoyens, au-dessus de votre joie nationale et tumultueuse, j'entends le gémississement de millions de personnes dont les chaînes, hier lourdes et douloureuses, sont aujourd'hui rendues plus intolérables par les cris du jubilé qui leur parviennent. Si j'oublie, si je ne me souviens pas fidèlement de ces enfants de la douleur qui saignent aujourd'hui, « que ma main droite oublie sa ruse, et que ma langue s'attache au palais de ma bouche ». Les oublier, passer sous silence leurs torts et me rallier au thème populaire serait une trahison des plus scandaleuses et des plus choquantes, et ferait de moi un objet d'opprobre devant Dieu et devant le monde. Mon sujet, chers concitoyens, est donc l'esclavage américain. Je vais voir cette journée et ses caractéristiques populaires du point de vue de l'esclave. Identifié à l'esclave américain, faisant miens ses torts, je n'hésite pas à déclarer, de toute mon âme, que le caractère et la conduite de cette nation ne m'ont jamais paru plus noirs qu'en ce 4 juillet ! Que nous nous tournions vers les déclarations du passé ou vers les professions du présent, la conduite de la nation semble tout aussi hideuse et révoltante. L'Amérique est fautive par rapport au passé, fautive par rapport au présent et s'engage solennellement à être fautive par rapport à l'avenir. Me tenant aux côtés de Dieu et de l'esclave écrasé et saignant en cette occasion, j'oserai, au nom de l'humanité qui est outragée, au nom de la liberté qui est entravée, au nom de la constitution et de la Bible qui sont méprisées et piétinées, mettre en question et dénoncer, avec toute l'emphase dont je suis capable, tout ce qui sert à perpétuer l'esclavage le grand péché et la honte de l'Amérique ! « Je n'équivoquerai pas, je n'excuserai pas », j'emploierai le langage le plus sévère que je puisse commander, et cependant il ne m'échappera pas un seul mot que tout homme, dont le jugement n'est pas aveuglé par les préjugés, ou qui n'est pas au fond de lui un esclavagiste, ne confessera pas comme étant juste et bon.

Mais j'ai l'impression d'entendre quelqu'un de mon auditoire dire : « C'est justement dans cette circonstance que vous et vos frères abolitionnistes ne parvenez pas à faire une impression favorable sur l'esprit du public. Si vous pouviez argumenter davantage et dénoncer moins, si vous pouviez persuader davantage et réprimander moins, votre cause

aurait beaucoup plus de chances d'aboutir ». Mais, à mon avis, lorsque tout est clair, il n'y a rien à discuter. Quel point du credo antiesclavagiste voudriez-vous que je discute ? Sur quel aspect du sujet le peuple de ce pays a-t-il besoin d'être éclairé ? Dois-je entreprendre de prouver que l'esclave est un homme ? Ce point est déjà admis. Personne n'en doute. Les esclavagistes eux-mêmes le reconnaissent en adoptant des lois pour leur gouvernement. Ils le reconnaissent lorsqu'ils punissent la désobéissance de l'esclave. Il y a soixante-douze crimes dans l'État de Virginie qui, s'ils sont commis par un Noir (aussi ignorant soit-il), l'exposent à la peine de mort, alors que seulement deux des mêmes crimes exposent un Blanc à la même peine. Qu'est-ce que cela, sinon la reconnaissance que l'esclave est un être moral, intellectuel et responsable ? La virilité de l'esclave est admise. Elle est admise par le fait que les livres de lois du Sud sont couverts de textes interdisant, sous peine d'amendes et de sanctions sévères, d'apprendre à l'esclave à lire ou à écrire. Lorsque vous pourrez citer de telles lois concernant les bêtes des champs, je pourrai alors accepter de discuter de la virilité de l'esclave. Quand les chiens de vos rues, quand les oiseaux du ciel, quand le bétail de vos collines, quand les poissons de la mer et les reptiles qui rampent seront incapables de distinguer l'esclave d'une brute, alors je soutiendrai avec vous que l'esclave est un homme !

Pour l'instant, il suffit d'affirmer l'égalité de la race noire en tant qu'homme. N'est-il pas étonnant que, tandis que nous labourons, plantons et récoltons, que nous utilisons toutes sortes d'outils mécaniques, que nous érigeons des maisons, construisons des ponts et des navires, que nous travaillons le laiton, le fer, le cuivre, l'argent et l'or ; que, tandis que nous lisons, écrivons et chiffons, que nous sommes commis, marchands et secrétaires, que nous avons parmi nous des avocats, des médecins, des ministres, des poètes, des auteurs, des rédacteurs, des orateurs et des professeurs ? Alors que nous sommes engagés dans toutes sortes d'entreprises communes aux autres hommes, creusant l'or en Californie, capturant la baleine dans le Pacifique, nourrissant les moutons et le bétail sur le flanc des collines, vivant, bougeant, agissant, pensant, planifiant, vivant en famille en tant que maris, femmes et enfants, et, par-dessus tout, confessant et adorant le Dieu des chrétiens, et espérant la vie et l'immortalité au-delà de la tombe, nous sommes appelés à prouver que nous sommes des hommes !

Voulez-vous que je soutienne que l'homme a droit à la liberté ? qu'il est le propriétaire légitime de son propre corps ? Vous l'avez déjà déclaré. Dois-je argumenter sur l'injustice de l'esclavage ? Est-ce une question pour les républicains ? Doit-elle être réglée par les règles de la logique et de l'argumentation, comme une question très difficile, impliquant une application douteuse du principe de justice, difficile à comprendre ? Comment dois-je m'y prendre aujourd'hui, devant des Américains, pour diviser et subdiviser un discours, afin de montrer que les hommes ont un droit naturel à la liberté ? Ce serait me rendre ridicule et insulter votre compréhension. Il n'y a pas un homme sous la voûte céleste qui ne sache que l'esclavage est mauvais pour lui.

Dois-je soutenir qu'il est mauvais de faire des hommes des brutes, de les priver de leur liberté, de les faire travailler sans salaire, de les maintenir dans l'ignorance de leurs relations avec leurs semblables, de les battre à coups de bâton, d'écorcher leur chair au fouet, de charger leurs membres de fers, de les chasser avec des chiens, de les vendre à

l'encan, de séparer leurs familles, de leur arracher les dents, de brûler leur chair, de les affamer pour qu'ils obéissent et se soumettent à leurs maîtres ? Dois-je soutenir qu'un système ainsi marqué par le sang et souillé par la pollution est mauvais ? Non ! Je ne le ferai pas. J'ai un meilleur emploi de mon temps et de mes forces que ce que de tels arguments impliqueraient.

Que reste-t-il donc à dire ? Est-ce que l'esclavage n'est pas divin, que Dieu ne l'a pas établi, que nos docteurs en théologie se sont trompés ? Il y a du blasphème dans cette idée. Ce qui est inhumain ne peut être divin ! Qui peut raisonner sur une telle proposition ? Ceux qui le peuvent, le peuvent ; moi, je ne le peux pas. L'heure n'est plus à ce genre d'argumentation.

Dans un moment comme celui-ci, c'est l'ironie brûlante, et non un argument convaincant, qui est nécessaire. Si j'en avais la capacité et si je pouvais atteindre l'oreille de la nation, je déverserais aujourd'hui un flot ardent de railleries mordantes, de reproches cinglants, de sarcasmes flétrissants et de réprimandes sévères. Car ce n'est pas de lumière dont nous avons besoin, mais de feu ; ce n'est pas d'une douce averse, mais de tonnerre. Nous avons besoin de la tempête, du tourbillon et du tremblement de terre. Les sentiments de la nation doivent être éveillés, la conscience de la nation doit être réveillée, les convenances de la nation doivent être ébranlées, l'hypocrisie de la nation doit être exposée, et ses crimes contre Dieu et contre les hommes doivent être proclamés et dénoncés.

Qu'est-ce que le 4 juillet pour l'esclave américain ? Je réponds : un jour qui lui révèle, plus que tous les autres jours de l'année, l'injustice et la cruauté flagrantes dont il est constamment victime. Pour lui, votre célébration est un simulacre ; votre liberté vantée, une licence impie ; votre grandeur nationale, une vanité gonflante ; vos bruits de réjouissance sont vides et sans cœur ; votre dénonciation des tyrans, une impudence de façade ; vos cris de liberté et d'égalité, une moquerie creuse ; vos prières et vos hymnes, vos sermons et vos actions de grâces, avec toute votre parade religieuse et votre solennité, ne sont pour lui que bombance, fraude, tromperie, impiété et hypocrisie – un voile mince pour couvrir des crimes qui déshonoreraient une nation de sauvages. Il n'y a pas une nation sur terre qui soit coupable de pratiques plus choquantes et plus sanglantes que le peuple des États-Unis, en ce moment même.

Allez où vous voulez, cherchez où vous voulez, parcourez toutes les monarchies et tous les despotismes de l'Ancien Monde, voyagez à travers l'Amérique du Sud, recherchez tous les abus, et quand vous aurez trouvé le dernier, mettez vos faits en parallèle avec les pratiques quotidiennes de cette nation, et vous direz avec moi que, pour la barbarie révoltante et l'hypocrisie éhontée, l'Amérique règne sans rivale...

...Permettez-moi de dire, en conclusion, qu'en dépit du tableau sombre que j'ai brossé aujourd'hui de l'état de la nation, je ne désespère pas de ce pays. Il y a des forces en action qui doivent inévitablement mener à la chute de l'esclavage. « Le bras du Seigneur n'est pas raccourci » et la mort de l'esclavage est certaine. Je termine donc là où j'ai commencé, par l'espoir. Tout en étant encouragé par la Déclaration d'Indépendance, les grands principes qu'elle contient et le génie des institutions américaines, mon esprit est

également réconforté par les tendances évidentes de l'époque. Les nations ne sont plus aujourd'hui dans les mêmes rapports les unes avec les autres qu'elles l'étaient il y a des siècles. Aucune nation ne peut aujourd'hui s'isoler du monde qui l'entoure et suivre le même chemin que ses pères sans interférence. Il fut un temps où cela était possible. Des coutumes établies de longue date et de caractère néfaste pouvaient autrefois s'enfermer et faire leur travail maléfique en toute impunité sociale. La connaissance était alors réservée à quelques privilégiés, et la multitude marchait dans l'obscurité mentale. Mais un changement s'est opéré dans les affaires de l'humanité. Les villes fortifiées et les empires sont devenus démodés. Le bras du commerce a fait tomber les portes de la ville forte. L'intelligence pénètre dans les coins les plus sombres du globe. Elle se fraye un chemin au-dessus et au-dessous de la mer, ainsi que sur la terre. Le vent, la vapeur et la foudre sont ses agents attitrés. Les océans ne divisent plus, mais relient les nations entre elles. De Boston à Londres, c'est désormais une excursion de vacances. L'espace est relativement anéanti. – Les pensées exprimées d'un côté de l'Atlantique sont distinctement entendues de l'autre.

Le Pacifique, lointain et presque fabuleux, roule en grandeur à nos pieds. L'Empire céleste, le mystère des siècles, est en train d'être résolu. La fiat du Tout-Puissant, « Que la lumière soit », n'a pas encore épuisé sa force. Aucun abus, aucun outrage, qu'il s'agisse de goût, de sport ou d'avarice, ne peut désormais se soustraire à la lumière omniprésente. La chaussure de fer et le pied infirme de la Chine doivent être vus en contraste avec la nature. L'Afrique doit se lever et revêtir son vêtement non encore tissé. L'Éthiopie tendra sa main vers Dieu. Dans les aspirations ferventes de William Lloyd Garrison, je dis, et que tous les cœurs se joignent à moi pour le dire :

Que Dieu accélère l'année du jubilé  
 Le monde entier !  
 Quand, libérés de leurs chaînes,  
 Les opprimés plieront le genou,  
 Et ne porteront plus le joug de la tyrannie  
 Comme des brutes.  
 Cette année viendra, et la liberté régnera,  
 L'homme retrouvera  
 Rétablira à l'homme ses droits spoliés.  
 Que Dieu accélère le jour où le sang humain  
 Cessera de couler !  
 Sous tous les cieux, on comprendra,  
 Les revendications de la fraternité humaine,  
 Et que chacun rende le bien pour le mal,  
 Pas coup pour coup ;  
 Le jour viendra où toutes les querelles prendront fin,  
 Et transformera en ami fidèle  
 Chaque ennemi.  
 Que Dieu accélère l'heure, l'heure glorieuse,  
 Quand personne sur terre  
 N'exercera de pouvoir seigneurial,

Ni ne se recroquevillera devant un tyran ;  
Mais qui s'élève à la hauteur de la stature de l'homme,  
Par une naissance égale !  
Cette heure viendra, pour chacun, pour tous,  
Et de sa maison-prison, à l'enfermement  
S'en ira.  
Jusqu'à ce que cette année, ce jour, cette heure arrive,  
Je m'efforcerai, avec ma tête, mon cœur et mes mains,  
Pour briser le bâton et déchirer le gynécée,  
Pour priver de sa proie celui qui l'a gâtée, –  
Que le ciel en soit témoin !  
Et jamais je ne quitterai le poste que j'ai choisi,  
Quel que soit le péril ou le coût,  
Je ne serai jamais chassé.